

Une polémique pour l'art et le monde

Jacob Wren et Julie Bacon

Numéro 107, hiver 2011

Art et activisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62686ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Wren, J. & Bacon, J. (2011). Une polémique pour l'art et le monde. *Inter*, (107), 64–65.



UNE POLÉMIQUE POUR L'ART ET LE MONDE

Au cours de la dernière année, peut-être même des dix dernières années, l'œuvre d'art dont j'ai le plus discuté est le long métrage vidéo *Enjoy Poverty* de l'artiste hollandais Renzo Martens, qui vit maintenant en Belgique. C'est un travail avec et par lequel je me sens extrêmement contrarié. Une chose toutefois est pour moi très claire : toute œuvre d'art qui encourage le débat, qui réussit autant à faire discuter les gens sur un sujet si important, doit être aussi puissante qu'elle est efficace. *Enjoy Poverty* est tout cela, mais elle bien plus encore.

Je crois que la puissance de *Enjoy Poverty* est en grande partie attribuable à son expression d'une vérité simple : les pays industrialisés bâtissent leurs richesses et leur confort en exploitant violemment les peuples du tiers monde. Je crois aussi que notre compassion envers les populations qui souffrent de malnutrition – habitants de terres lointaines – ne sert qu'à masquer le fait que nous profitons économiquement de leur misère, ce qui n'est finalement qu'une forme déguisée d'esclavage. Dans le communiqué de presse du film, Martens cite Susan Sontag : « *Compassion obstructs us from realizing we are a constituting part of the world being represented.* »

Le fait que les gens riches des pays industrialisés profitent directement de la misère du tiers monde m'a préoccupé toute ma vie. Je me suis souvent dit que Simone Weil avait raison lorsqu'elle a déclaré qu'on ne devrait pas manger tant qu'il existerait des gens affamés. (J'espère n'avoir pas trop simplifié sa pensée.) Cependant, se laisser mourir de faim, tout comme sombrer dans la dépression sur l'état du monde, ne résoudra rien.

Renzo Martens a vécu quatre ans en République démocratique du Congo pour réaliser *Enjoy Poverty*. J'allais en fait résumer le film, mais j'ai soudain eu le sentiment que ce serait mieux si je ne le faisais pas. Allez le voir. Décidez pour vous-même. Je vais plutôt parler ici de ce qu'il contient et de ce qu'il y a autour, l'utiliser pour mes propres fins, comme de la gazoline sur le feu de mon incessant autoquestionnement.

Quand j'assiste à une mauvaise œuvre d'art (un mauvais spectacle de danse, une mauvaise conférence, une mauvaise installation vidéo), je suis souvent envahi par un sentiment de dégoût très spécifique. Je me demande alors : comment peuvent-ils produire quelque

chose de si insignifiant, de si anodin, alors qu'au même moment des gens subissent des massacres au Darfour, en Birmanie et au Tibet, qu'on bombarde l'Afghanistan, que les enfants meurent de malnutrition au Congo et que les gens meurent du SIDA en Afrique ? Chaque seconde, quelque part au monde, quelqu'un est victime de la torture et de la mutilation, quelqu'un va mourir dans des conditions que la majorité d'entre nous ne peut même pas imaginer, et encore moins vivre, alors que notre position de riches Occidentaux nous rend, par extension, complices de tellement de ces catastrophes. Je crois que c'est ce qu'on pourrait appeler une critique injuste, mais j'ai également le sentiment que nous devons réfléchir au monde dans lequel nous vivons afin de faire de l'art. L'art qui ne porte pas cette sensibilité pour ces réalités contemporaines fondamentales dans son ADN est d'une certaine manière impertinent. (Je ne suggère surtout pas que l'art doit porter sur de telles injustices. Cela risquerait d'entraîner la médiocrité. J'affirme tout simplement la nécessité que l'art en tienne compte. Il s'agit là d'une nuance importante.)

Il faut également dire que je n'ai pas éprouvé ce sentiment de dégoût en particulier, provoqué par de l'indifférence éthique, en voyant *Enjoy Poverty*. Le sentiment de dégoût suscité par ce film était d'un caractère complètement différent.

Bien que Renzo Martens ait passé quatre ans au Congo, son attitude envers les Congolais n'en est pas une de fraternité et de sens de la communauté. À mon avis, il se comporte comme un trou du cul occidental, imbu de lui-même. Je crois aussi que c'est fait exprès, qu'il a choisi de jouer ce personnage pour transmettre un message. Néanmoins, c'est un style qui lui semble naturel. Peut-être parce que le rôle d'un trou du cul imbu de lui-même n'est pas si loin de son vrai caractère. (Je ne l'ai jamais rencontré, je n'en sais foutrement rien, je devine...)

Son comportement envers les Congolais constitue, en quelque sorte, l'axe affectif du film : lorsqu'il est désagréable et qu'il y a un conflit entre lui et quelqu'un d'autre à l'écran, il semble constituer un symbole de comment nous – le public occidental –, nous nous comportons envers ces gens, sur le plan économique et de façon systématique. Nous n'avons pas de vrai regard pour eux. Nous

prétendons nous occuper d'eux, mais en réalité notre comportement prouve le contraire.

Renzo Martens détient plusieurs théories. « On ne peut pas donner à ces gens plus qu'ils ont déjà », marmonne-t-il, dirigeant son regard vers la caméra, hors de portée de voix de la main-d'œuvre congolaise qu'il a engagée pour apporter plusieurs boîtes lourdes à travers un marais. Il remarque, à propos d'un groupe de pêcheurs qui viennent de ramener leur filet, que leurs efforts n'ont pas donné grand-chose, avant de se tourner à nouveau vers la caméra pour nous annoncer qu'il existe « de nouvelles technologies, de nouveaux marchés, de nouvelles opportunités pour ces gens ». Il essaie de prouver son point de vue en initiant un projet avec trois jeunes photographes du coin : au lieu de photographier les mariages et les fêtes, une activité qui est peu rémunérée, ils devraient photographier la guerre et la faim, et vendre ces images au marché international pour un plus grand profit. Selon lui, la pauvreté est une « commodité » que l'Occident exploite depuis des années, et c'est le temps que les Congolais l'exploitent à leur compte. Lorsque cette entreprise ne fonctionne pas comme prévu, il laisse tomber les trois photographes en leur disant froidement qu'ils devraient recommencer à photographier les mariages. Nous voyons les trois Congolais quittant la scène, découragés, trahis, trompés. L'analogie est claire : lorsque nous essayons d'aider ces gens, nous finissons par les trahir, les exploiter, les décevoir. Renzo Martens tient la même position sur l'aide internationale, prenant le temps de nous signaler que ce sont les pays occidentaux qui profitent de ces programmes d'aide. À mon avis, sa position est proche de la réalité.

Lorsqu'il est question d'interaction entre le premier et le tiers monde, Renzo Martens ne semble pas croire à l'idée de poser de petits gestes de générosité. De tels gestes lui paraissent hypocrites : un petit pansement sur une énorme blessure, résultat d'un système d'exploitation et de violence. Peut-être que j'exagère. (Ou pire, que je ne fais que de la projection.) Tout le monde croit à la valeur de poser de petits gestes de générosité, de temps en temps. Même Hitler était gentil avec son chien. Toutefois, et ceci est le cœur de ma critique, dans le film *Enjoy Poverty*, il y a à la fois de l'analogie et du documentaire. Et les choses désagréables que Martens dit, il les dit à de



vraies personnes. C'est pourquoi son travail a autant d'impact. Mais c'est aussi la raison pour laquelle, à mon avis, le film est injuste.

Depuis quelque temps, ma santé se détériore. En fait, depuis les 18 dernières années, je souffre de problèmes de santé chroniques mais, au cours de l'année 2009-2010, la situation est devenue extrême, presque insupportable. Je suis souvent porté à faire une analogie entre, d'un côté, ma mauvaise santé et mon incapacité d'adopter des mesures qui vont l'améliorer de façon substantielle et, de l'autre, le caractère autodestructif du capitalisme global. Certes, j'étreine l'analogie un peu. J'ai passé le plus clair de ma vie à lutter contre la dépression. Parfois, il me semble que cette dépression est liée à l'état actuel du monde et, d'autres fois, que c'est attribuable à mon incapacité de bien vivre. Parfois aussi, je me dis que je suis né avec ce problème, que c'est génétique. Un de mes amis a écouté une émission à la radio présentant un neurologue bouddhiste. Ce scientifique expliquait qu'il existe des études qui démontrent que l'acte de penser à soi-même va stimuler les neurones qui sont responsables de la dépression, tandis que l'acte de considérer et d'aider les autres va stimuler les neurones reliés au bonheur. Ces études s'inscrivent vraiment bien dans la perspective bouddhiste.

Je réalise que ce texte devait lancer une polémique, et je me rends compte qu'il se peut que mon discours soit trop confus pour convaincre le lecteur de quoi que ce soit. Quand je réfléchis sur les questions que je tente d'aborder dans ces lignes – comme je le fais d'aussi loin que je puisse me souvenir –, il en sort toujours plus de confusion que de clarté. Or, s'il y a ici la moindre polémique, c'est pour un art qui prend en considération ce qui se passe de manière systématique dans le monde actuel et le caractère souvent horrible de cette réalité, mais qui continue également à chercher des moyens d'être honnête et de créer de l'empathie. *Enjoy Poverty* réussit, à cet égard, et réussit fortement. Néanmoins, quand je le regarde, j'ai envie de monter sur ma chaise et de crier : « Non, ce n'est pas vraiment ce que je voulais dire ! » L'expression d'une empathie superficielle envers les gens qui vivent loin de nous, alors qu'on continue de les exploiter économiquement, est une réalité de tous les jours qu'on ne condamnera jamais assez durement, ni suffisamment. Mais la question

de comment se comporter face à quelqu'un avec qui l'on interagit, qui se tient à quelques pas de nous, est un tout autre sujet. Je suis loin d'être sûr que l'un devrait servir de métaphore pour l'autre, comme le fait Martens. Par contre, après avoir écouté les discussions parmi les gens du public après la projection du film sur des sujets qu'ils n'avaient peut-être jamais abordés dans leur vie, je ne suis pas convaincu que l'approche adoptée par Martens soit si déraisonnable.

De nos jours, tout est permis en art. Dire à un artiste qu'il ne devrait pas faire ceci ou cela, à cause d'une raison morale ou éthique quelconque, semble équivaloir ultimement à jouer le rôle d'une espèce de nazi mineur. Il n'est guère mieux perçu de se prononcer sur ce que les artistes *devraient* faire. Il est aujourd'hui presque comique de défendre une forme d'art plutôt qu'une autre. Néanmoins, défendre l'importance de certaines formes d'art est exactement ce que l'on devrait faire.

On le cite trop souvent. Tout de même, le célèbre « *to write lyrical poetry after Auschwitz is barbaric* » d'Adorno me semble plus pertinent que jamais. Faire de l'art aujourd'hui qui ne parle de rien, ou de presque rien, ne sert qu'à prolonger le *statu quo* apolitique. Je devrais peut-être chercher la citation précise, mais je me rappelle qu'Adorno s'est exprimé sur le fait que l'Holocauste pourrait se reproduire à n'importe quel moment, et qu'on n'a rien résolu parce que les gens n'ont toujours pas d'autonomie. Pendant que George W. Bush et ses amis fascistes bombardaient l'Irak, torturaient des prisonniers et, par le fait même, érodaient davantage les libertés civiles aux États-Unis, régnait alors l'impression que l'on ne pouvait rien faire pour les arrêter. Actuellement, on peut constater des injustices encore plus extrêmes dans plus d'endroits dans le monde que je ne peux en énumérer. Je ne pense pas que je puisse croire à un art qui ne tient pas compte de ces faits de manière sérieuse, qui n'essaie pas de les intérioriser, de réfléchir à ce que cela peut signifier de vivre dans un monde qui possède la technologie lui permettant de s'anéantir lui-même complètement, le savoir-faire propagandiste d'éloigner cette réalité de la vue des gens ainsi que la rapacité de potentiellement tout dévorer, de faire tomber l'entière tour de cartes sur nos têtes. Et en même temps, bien... La vie ne vaut que peu de choses sans la capacité

d'éprouver des sentiments de joie ; un sens de la légèreté et de la potentialité doit être préservé et entretenu.

Une œuvre d'art comme *Enjoy Poverty* – un travail qui se rapproche tellement d'un art dont je rêve et, pour moi, encore si loin d'atteindre le but – provoque presque ma colère. Pourquoi les choses qui sont les plus proches de ce que l'on désire sont-elles les plus susceptibles de nous décevoir, de nous mettre en colère ? J'ai l'impression que Renzo Martens et moi, nous partageons la même position. S'il va trop loin à certains moments dans son film, je devrais célébrer ce fait, parce qu'il m'aide à clarifier davantage le type d'art que je veux défendre. Lutter pour une position spécifique en art ne veut pas dire qu'on puisse espérer l'atteindre. Il n'existe pas une façon idéale de vivre. Pour paraphraser Heiner Müller, je dirais : « *You cannot wait for a tool without blood on it.* » Je suis à la recherche d'artistes qui reconnaissent que le monde est baigné de sang, qui sont indignés par ce fait, qui savent qu'ils sont impliqués dans un labyrinthe d'injustices considérables et constantes, et qui désirent toujours les combattre. Je parle des artistes qui croient, consciemment ou non, que faire de l'art veut toujours dire, en partie, poser un geste éthique dans un monde où les actes éthiques sont de plus en plus rares.

Cela dit, je m'en fous de l'art : comment peut-on vivre, penser et s'épanouir dans un monde si plein d'injustices et de violence ? Le choix de l'ignorer ne devrait pas exister. ■

Traduit de l'anglais par Julie Bacon.

Images tirées d'*Episode III* du film de Renzo Martens, 2009 (couleur, 90 min.). Courtoisie : Galerie Fons Welters, Wilkinson Gallery et de l'artiste.

Jacob Wren est écrivain et artiste, connu pour ses performances excentriques. Il est également l'auteur de plusieurs livres, dont *Revenge Fantasies of the Politically Dispossessed*. Il est codirecteur artistique du groupe interdisciplinaire montréalais PME-ART et cocréateur d'*En français comme en anglais, it's easy to criticize*, d'*Unrehearsed Beauty/Le génie des autres*, de *Families Are Formed through Copulation/La famille se crée en copulant* et de la série actuellement en cours *Hospitality/Hospitalité*. En 2007, Sophiensaele (Berlin) l'a invité à adapter un roman de Wolfgang Koepfen intitulé *Der Tod in Rom*, écrit en 1954, et à en faire la mise en scène. En 2008, Campo (Ghent) l'a invité à collaborer avec Pieter De Buysser sur *An Anthology of Optimism/Une anthology de l'optimisme*. Il est l'auteur de nombreux articles sur l'art contemporain.